

Marina Salzmann

Blumen

nouvelle

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'AIDES À LA PUBLICATION

OUVRAGE IMPRIMÉ AVEC LE SOUTIEN
DE LA RÉPUBLIQUE ET CANTON DE GENÈVE



AVEC · LE · SOUTIEN
· · · · · DE · LA
VILLE · DE · GENÈVE



« SAFRAN »,
TROIS CENT CINQUANTE-HUITIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
DE JANINE GOUMAZ, DE BETTY SERMAN ET DE DANIELA SPRING
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEURE : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
COUVERTURE : SIMONETTA MARTINI, « SAFRAN », 2012
PIGMENTS SUR TOILE,
160 x 137 CM, DÉTAIL
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-396-3

Tous droits réservés

© 2015 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR

GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE

WWW.CAMPICHE.CH

BLUMEN

J'AI SOUVENT essayé de me souvenir de ma grand-mère, de ce que ma grand-mère disait et rien ne venait. Je pouvais trouver quelques-uns de ses mots, mais ce n'était pas la voix de ma grand-mère, c'était une interprétation et elle aurait dit tout autrement, je n'entendais pas son intonation. Il me fallait évoquer longtemps la voix allemande de ma grand-mère pour en retrouver les sonorités, cette voix qui parlait français avec un accent. Il y avait quelque chose de craqué dans la voix de ma grand-mère, de strident, comme une blessure ouverte, la voix de ma grand-mère aurait dû être recousue, quelques points, elle aurait subi une épisiotomie de la voix, elle qui paraissait accoucher sans arrêt de cette voix française, douloureusement. Ou alors c'était le souvenir de son propre accouchement qui résonnait ainsi dans sa gorge ou celui de la fausse couche qui avait précédé, ou même les neuf accouchements de sa propre mère

qui par-dessus le marché, étant sage-femme, faisait enfanter tout le monde là-bas, en Allemagne du sud, dans de grands cris.

Mais cette tentative de description de la voix de ma grand-mère a fait revenir une phrase qu'elle avait dite, non pas une phrase familière ou une recette, bien qu'elle en eût des quantités, mais une phrase d'invitée dans un salon inconnu, une phrase inhabituelle de sa part et que tout de même j'entends bien prononcée par sa voix, et cette phrase est : *j'aime les gens simples*.

L'homme à qui elle parle et qui n'est pas de la famille lui répond que lui aussi, oh oui, ce sont *les gens simples* qu'il apprécie le plus. Et moi enfant, je ne sais pas ce que ça veut dire exactement *les gens simples*, parce qu'en fait je ne vois pas en quoi les gens peuvent être compliqués. Du coup je me demande si je suis simple ou compliquée, je ne sais pas, je cache parfois des choses, alors peut-être que déjà je me complique. Par exemple, personne ne sait que j'aime l'homme à qui parle ma grand-mère. Parfois nous nous promenons et je monte sur de petits murs de pierre, je grimpe sur des rochers pour sauter dans les bras de cet homme qui me rattrape et nous rions et nous recommençons en laissant les adultes marcher loin devant nous. Je ne sais pas en ce temps-là ce que *simple* peut vouloir dire, j'espère que je serai simple pour que ma grand-mère et cet homme m'aient quand je serai grande. Je crois que je me suis toujours souvenue de cela et que maintenant c'est pour cette raison en grande partie que je fais semblant d'être simple. J'ai mis au point ma simplicité, aujourd'hui que je

sais ce qu'être compliquée veut dire. De peur d'effrayer les gens, je suis simple dans les magasins et les restaurants, je me montre simple avec les inconnus, je fais les Salutations, je parle de la Pluie qui ne cesse plus jamais de tomber, je rencontre les gens dans les ascenseurs, j'admire la scène pleine de simplicité que nous jouons, quelqu'un et moi dans l'escalier, j'évalue le dialogue de l'extérieur comme si j'étais devenue ma grand-mère flottant dans l'air, j'approuve tacitement ce dialogue depuis le paradis de son regard aimant. Je fais le Sourire aussi avec les yeux parce que ce n'est pas plus difficile et cela évoque la sincérité et la sincérité est selon moi la sœur jumelle de la simplicité. On ne voit pas de l'extérieur que c'est en fait totalement étudié et que pour être vraiment simple il faudrait ne pas y penser du tout, que cela aille de soi et que je n'aie pas toujours présente en arrière-plan l'idée de l'autre manière d'agir, cette manière compliquée qui serait ma manière naturelle, la simple étant une fabrication résultant d'un apprentissage et d'une volonté. Bien sûr, cela ne demande que peu d'efforts d'agir simplement, c'est en quelque sorte mécanique. Dans la simplicité on peut tout connaître, le moindre rouage, ils ne sont pas trop nombreux. Dans la complication on ne connaît presque rien, on se lance à l'aventure avec juste quelques points d'appui, mais ceux-ci sont assez instables, il faut savoir danser sur les appuis mouvants de la complication, la hardiesse est de mise. Il ne faut pas tenir à être aimé dans la complication. Sauf par les compliqués. Les simples ne nous aiment pas, il n'y a que les compliqués qui nous aiment, pour peu que les

compliqués soient capables d'aimer. Mais la désapprobation de ma grand-mère ne m'est pas supportable. Me voilà simple comme jamais petite je ne le fus, je parle de tout : l'ampoule qui clignote, la vitre brisée par le vent au rez-de-chaussée, l'étiquette qui dépasse du col de la veste, avec une spontanéité qui met à l'aise et persuade tout le monde, bien que ce ne soit qu'un montage.

Me souvenant de ma grand-mère, de son aspect physique, je vois une verrue sur l'aile de son nez ou alors sur son front. Je ne me souviens pas de l'emplacement de cette verrue qu'elle baigna de jus de citron jusqu'à la faire disparaître. La verrue de ma grand-mère se déplace au gré de mes souvenirs parfois sur la droite parfois sur la gauche, ou bien elle va se mettre en plein milieu de son front et finit par y rester, tout compte fait, de manière plausible.

Sur ses photos, je vois toujours ma grand-mère vieille. Je ne vois pas ma grand-mère comme une jeune femme. Même sur les photos les plus anciennes, comme celle de son mariage où elle n'a que trente ans, elle a l'air de ma vieille grand-maman.

Elle est avec mon père enfant sur une petite photo en noir et blanc pas très nette. Elle y fait un centimètre à peine. Elle a déjà son corps massif, tout d'une pièce et cylindrique, bien que cela ne se voie que comme un rectangle, dépourvu de la courbure qui devrait signaler la taille, le buste et les hanches directement reliés par une ligne verticale que suit point par point le tablier droit qu'éternellement ma grand-mère portait. Son visage est empâté, le menton et les joues forment une masse

compacte avec le front. Le nez et la bouche pourtant assez forts n'arrivent pas à se détacher sur le visage de ma grand-mère, à cause du noir et blanc délavé de la photo minuscule. Ma grand-mère est photographiée avec mon père enfant dans le jardin potager. J'imagine l'odeur des légumes dans laquelle surnage, clairement dominante, celle des poireaux. Il y a un peu plus loin, un massif de dahlias.

Il me faut continuer à penser à ma grand-mère, écrire sur elle, puisque je ne peux pas écrire à sa place, écrire parce que ma grand-mère n'écrivait pas, n'a rien laissé d'écrit, pas une lettre, pas une carte postale, je n'ai pas la moindre idée de ce que ma grand-mère pouvait bien écrire, à part des listes de commissions car son mari s'occupait de ce qui était administratif. Son écriture devait être appliquée, comme celle de tous ceux qui ont peur de se tromper même en marquant *pain* ou *lait*. Je pense que ma grand-mère allemande marquait *Brot*, *Milch*, qu'elle s'asseyait pour écrire cette liste au lieu de griffonner comme moi, debout sur un coin de table, des bribes de mots à peine lisibles, qu'elle appréciait cette cérémonie: s'essuyer les mains à son tablier, s'asseoir pour prendre la plume et tracer les lettres lentement, les former parfaitement et avec de justes proportions, car les lettres nous sont accordées par Dieu. Écrire était un héritage qui donnait des responsabilités, cela signifiait sortir de l'instant pour entrer dans la durée, ce n'était qu'une liste de commissions, mais ma grand-mère appliquait machinalement les règles apprises. Son corps prenait sans doute la position figée que l'on voit aux enfants sur la photo de classe: elle était assise,

le dos droit, la main déferente, le visage concentré, presque tendu, au point qu'elle ne se ressemblait plus. Elle avait peut-être devant sa feuille l'impression d'un face-à-face intimidant, traçait les mots *Fleisch, Wein, Blumen*, les dotait de pleins et de déliés qui figuraient par avance les ornements du repas dominical. La liste de commissions était un lieu neutre où convergeaient les couloirs du temps – *Apfelsaft, Kaffee* – comme pour une cérémonie – *Käse, Zucker* – dans la suspension momentanée de son exil. Je n'ai aucun mot écrit de la main de ma grand-mère, tous furent dérisoires ou utilitaires, et pourtant non pas froissés et salis de terre au fond du fort sac de toile monté sur roulettes qu'elle utilisait, non, mais pliés en quatre soigneusement et rangés dans son porte-monnaie avec le ticket de caisse qu'elle conserverait pour faire ses comptes. Il n'est rien resté des objets les plus usuels de ma grand-mère, ceux qui l'accompagnaient à l'épicerie ou chez le coiffeur, ou dans ses promenades sur les quais, sac à main, montre-bracelet, chaussures, tout a disparu. De même sa brosse à cheveux, son chapelet, sa crème hydratante dont j'ai oublié la marque. Il n'est rien resté non plus de ses vêtements, mis à part un manteau de fourrure. Mais je me souviens de ses tabliers droits et boutonnés sur le devant, imprimés de myosotis ou pâquerettes sur fond bleu foncé.

À la mort de ma grand-mère, j'ai reçu le manteau que longtemps j'ai conservé à la cave. On me l'avait donné en souvenir, même si je ne l'avais jamais vue le porter. On m'avait désignée responsable du manteau de fourrure de ma grand-mère en

son absence, on ne m'avait pas demandé mon avis. Cela paraissait être un signe du destin, et je n'osais me débarrasser de l'horrible et volumineuse dépouille malgré le dégoût qu'elle m'inspirait.

On m'a confié aussi la machine à coudre de ma grand-mère, une Elna de 1940, la première portable avec bras libre, moteur électrique et lampe intégrée. En rupture avec la tradition qui existait dans l'industrie, l'Elna # 1 est de couleur verte, et non pas noire.

Je voudrais aujourd'hui coudre une robe pour ma grand-mère, une robe de toutes les couleurs, une robe pleine d'oiseaux et de fleurs. Je couds la robe avec toutes sortes de tissus, la robe a une manche longue et une manche courte, elle n'a pas d'ourlet, la robe de ma grand-mère n'a qu'un seul côté. Je rassemble les morceaux de la robe de ma grand-mère, je les intercale pour obtenir un maximum de couleurs, de chocs et d'éclats juxtaposés. Quand ça ne va pas, je découds. Je prends un bout de la jupe pour rallonger la manche trop courte. Je découpe le haut pour faire un col bénitier à la robe de ma grand-mère et je bouche un gros trou avec le reste du tissu. La robe de ma grand-mère ne forme pas un tout, elle s'effiloche, elle est irrégulière, elle est pleine de couleurs, c'est une robe à frous-frous, une robe à trous-trous, c'est une robe aux mille pertuis. Voilà la robe que j'ai faite à ma grand-mère pour son corps de vent, une robe volante comme il y a des tapis, ma grand-mère pourra voyager, elle flottera, les oiseaux de la robe vont l'aider, et le parfum des roses et des narcisses la portera dans son nuage transparent, la robe de ma grand-mère est un

paradis portatif que je lui couds, je couds et recouds le petit paradis qu'elle ne m'a pas demandé, elle ne m'a rien demandé, mais elle me récitait les recettes quand on était dans la montagne, j'ai oublié les recettes et la voix de recette, la voix la plus docte de ma grand-mère. Les recettes étaient souveraines avec l'arnica, la menthe, les bourgeons des sapins, mais je n'ai rien retenu, je ne sais pas si ma grand-mère connaissait le mot *souveraine* que j'attribue ici aux recettes. Moi, j'ai trouvé que ça ne valait pas la peine: pourquoi faire les recettes si l'on meurt, mieux vaut faire des robes que l'on peut encore mettre après, qui peuvent encore nous habiller, nous décorer, nous magnifier, nous envelopper comme une chrysalide, pour que le mystère advienne peut-être d'une métamorphose. C'est moi qui couds la robe de ma grand-mère, la robe dernière, et la profusion anormalement criarde des couleurs crée l'illusion que des gerbes de fleurs la recouvrent et que des essaims d'oiseaux exotiques sont posés sur elle. Je couds la robe comme une petite fille qui ne comprend pas la notion d'ourlet, qui ne voit pas le corps de sa grand-mère comme un objet tridimensionnel. Le corps de ma grand-mère est une surface plane que jonchent les fleurs et les oiseaux, il est fin et léger comme une feuille de papier, il se soulève en ondoyant pour sortir par la fenêtre. Dehors, c'est un jour d'été. Ma grand-mère est traversée par la lumière. Elle miroite, belle dans ce jour si beau.